

Fénelitien du "Journal pour tous"

FATALITE

Je l'ai rencontrée à New-York, dans une maison élégante et tranquille de la cinquante-sixième rue, Est.

Elle était grande, un peu maigre, sans hanche ni poitrine, corps fluet et souple de jeune fille anémiée et sédentaire.

Très blonde de teint et de cheveux, tout le charme de son visage agréable, silencieux, et un peu fané, résidait dans deux yeux de perverse, infiniment doux. Très naïfs et très candides, pleins d'étonnement tristes et d'espoirs souvent déçus.

Tout le visage disait des chagrins lents et fréquents, le nez aux ailes affaissées, la bouche gracieuse mais qui n'osait sourire.

Elle servait de compagne à une dame âgée et impotente, que des crises fréquentes de rhumatisme aigu empêchaient de sortir, et cette jeune fille pâle, dont l'égoïsme de sa maîtresse ne pouvait se passer un seul instant, privée de grand air, d'exercice, s'étioilait.

On l'appelait "Fräulein". Elle était Allemande et venait d'Allemagne; pendant les huit jours que je vécus près d'elle, elle me conta, par bribes, son histoire.

Sa famille avait été riche autrefois: la finesse de ses traits, l'élégance de ses mains le disaient assez.

Le père, retiré des affaires, mais spéculateur hardi, avait, en un moment de folie, risqué toute sa fortune; tout avait été englouti. Il fallut vendre: les bijoux de famille quittèrent leur écrin; les chevaux, l'écurie; les domestiques défilèrent un à un; un narquois et goguenards. Rien du présent que rien ne fut sauvé du désastre; quelques bibelots très anciens auxquels le père et la fille tenaient par mille fibres intimes et secrètes, et une propriété en Souabe. Ils la conservèrent, peut-être parce qu'ils ne trouvèrent pas acquéreur; surtout, je crois, pour ne pas se sentir perdus dans le vaste monde; car, à ce moment déjà, ils avaient résolu d'émigrer.

La mère, de constitution faible, ne put résister à ces émotions douloureuses; le jour du départ, elle fut prise d'une syncope et plus jamais ne se réveilla.

La traversée fut pénible. Le père se demandait anxieux si, à son âge—même en Amérique—il n'était point trop tard pour trouver une situation lucrative.

Elle, élevée en princesse, quittant sans l'avoir revu, son fiancé, brillant officier de l'armée prussienne, fixait sur l'avenir ses grands yeux étonnés qui, déjà, commençaient à se flétrir.

Seul le fils, dans la force de l'âge, intelligent et travailleur, voyait avec joie une somme considérable d'énergie à dépenser.

Confiant, il avait la sérieuse volonté de reconstruire le foyer brisé, de rendre à son père la tranquillité, à sa sœur le luxe serain et le bonheur entrevu dans l'amour.

Les débuts furent heureux. Le père "manager" d'un hôtel de troisième ordre, ne connut pas les découragements des commencements difficiles. Le fils, de suite, gagna beaucoup d'argent dans une entreprise importante de chemins de fer; elle, pour dix-huit dollars par mois, une misère, passait ses jours auprès de la vieille dame qu'elle tâchait de distraire.

C'étaient des heures entières passées à barboter dans l'eau tiède, pour décoller des timbres qu'on rangeait ensuite par petits paquets de cinquante, chaque pays ayant le sien. Il fallait prendre bien soin de les classer d'après la couleur, le timbre vert américain d'un cent ne pouvant frayer avec le rouge de deux cents ou le bleu de cinq cents, l'orange français de quinze centimes avec le bleu de vingt-cinq... Cela était très minutieux et très long et, de peur de commettre une erreur tout en travaillant, on se taisait. (Un million de timbres devait, je crois, obtenir un lit d'hôpital).

C'était à l'heure du five o'clock, un plaisir véritable que de rompre la monotonie des heures identiques à savourer des gâteaux légers et du thé parfumé, auquel le citron ajoutait un saveur piquante; à manier les cristaux artistement taillés, les porcelaines de prix, les argenteries massives.

Une fois par semaine, environ, une voiture venait la prendre; elle faisait alors avec sa maîtresse quelques visites ou, délice rare, un tour à "Central Park"; puis la porte de la prison dorée se refermait pour de longs jours.

Elle avait d'autres joies encore, aussi grèles, mais d'ordre plus intime; quelques-unes touchantes, comme la contemplation sans cesse renouvelée d'un couvert très ancien, héritage de famille, avec la date gravée au-dessous du chiffre, 1750; quelques-unes puériles, comme une collection de cuillers de toutes tailles, de tous styles, de tous pays. Puis, quand les collections devenaient encombrantes et que la chambrette était remplie, ces objets, ficelés avec amour, étaient expédiés vers une destination inconnue: "Cela me servira plus tard, disait-elle, quand nous aurons notre chez nous; en attendant, je l'envoie à la maison." Quelle était cette maison mystérieuse vers laquelle, deux fois par an, partaient d'assez volumineux paquets? Le hasard d'une conversation me l'apprit. Cette maison, la maison qui recelait avec tous ces bibelots un peu de cette âme meurtrie, était un garde-meuble.

Des cartes postales à vues venant d'Allemagne prouvaient que ses amies ne l'oubliaient pas complètement.

Le fiancé écrivait régulièrement, pendant trois ans; jamais elle ne répondit, n'ayant pas la dot nécessaire pour épouser un officier. Un jour, en lisant le journal, elle vit